

L'invention chrétienne du corps – 5 –

A. Gesché

c. Le corps de l'autre

Nous avons dit plus haut que, depuis la venue du Verbe en notre corps, il nous était désormais permis et possible de rencontrer Dieu dans notre corps. Mais nous avons dit aussi qu'il nous était obligatoire ou obligé, si l'on peut dire (et on peut et doit le dire), de le rencontrer aussi dans le corps du prochain. Il s'agit ici d'une des plus grandioses inventions chrétiennes du corps. J'aimerais qualifier ce que cette affirmation comporte, comme étant celle d'une seconde incarnation du Christ. Il nous est dit, ni plus ni moins, que « nous sommes le corps du Christ » (1 Co 12,27), que « nos corps sont les membres du Christ » (1 Co 6,15, cfr Ep 5,30), que « nous sommes appelés à la paix du Christ pour former un seul corps » (Col 3,15), que « nous avons tous été baptisés dans un seul Esprit pour être un seul corps » (1 Co 12,13). Saint Augustin exprimera cela en disant que nous formons le « Christ total » (allusion peut-être à Ep 4,16 : « le corps tout entier »). À la limite : le corps du Christ véritable, comme arrivé à son propre accomplissement (cfr Ep 4,12). Comme le dit Paul encore, parlant de lui-même, mais ayant évidemment valeur pour nous tous : « Le Christ sera exalté dans mon corps » (Ph 1,20).

Il s'agit là d'une véritable extension du corps du Christ au corps du prochain. Nous sommes tellement habitués à ces expressions que nous n'en percevons plus assez l'audace et les conséquences.

1. L'audace, car ce que Paul nous dit ici, c'est que le corps du Christ n'est pas seulement celui de Palestine, ou de l'eucharistie (nous y reviendrons) ou de la Résurrection, mais qu'il s'identifie aussi à celui de tous les hommes. Il n'y a guère de différence, autre que formelle, à parler du corps propre du Seigneur et de son corps étendu à celui du prochain (comme il l'était à mon corps propre). C'est ce qu'on appellera plus tard le « corps mystique », terme peu heureux car il semble dissoudre l'affirmation paulinienne dans une référence éthérée, un peu lointaine du réel qu'elle veut exprimer, terme peu heureux, mais qui n'en a pas moins l'intention de dire ce que saint Paul veut dire : le corps du Christ (le corps de Dieu) se trouve aussi dans le corps du prochain. On parlera aussi, à ce propos, du corps du Christ qu'est l'Église. Ce qui est authentiquement paulinien (cfr Ep 1,23 ; 5,23 ; Col 1,18 et 24), mais risque cependant de rendre restrictive la portée de cette doctrine. En fait, comme l'Église est proprement une convocation (*ek-klèsia*), étendons l'expression, comme on le fait aujourd'hui fort heureusement, à tout homme, à tout homme qui y consent librement, bien sûr (23).

2. Les conséquences. Elles sont énormes, elles seraient presque redoutables, si elles n'étaient aussi le grand chemin qui nous conduit à Dieu et qui est là, chaque jour, « à notre portée ». Désormais, porter atteinte au corps de l'autre, c'est porter atteinte au corps du Christ. « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? » (Ac 9,4 ; cfr aussi verset 5 et Ac 22,8 et 26,15). Mais aussi : « Ce que vous aurez fait [en bien comme en mal] au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous l'aurez fait » (Mt 26,40). Au point que c'est à ce prix que la communion au corps du Christ ne sera pas un blasphème. Lorsque Paul dit aux Corinthiens qu'ils « mangent

indignement et sans discernement le corps et le sang du Seigneur », c'est parce qu'ils ont transformé l'assemblée du Seigneur en une réunion de séparation entre frères, où « ils font affront à ceux qui n'ont rien ». Au point qu'il faut dire qu'en célébrant de cette façon la Cène du Seigneur, « ce n'est plus le repas du Seigneur que vous prenez » et que l'on « mange et boit sa propre condamnation, se rendant ainsi coupable envers le corps et le sang du Christ » (cfr 1 Co 11,17-34). « En péchant contre vos frères, c'est contre le Christ que vous péchez » (1 Co 8,12). Et encore : « Celui qui prétend être dans la lumière, tout en haïssant son frère, est encore toujours dans les ténèbres » (1 Jn 2,9 ; cfr 2,11 ; 3,15 ; 4,20). Ceci se trouvait déjà dans l'Ancien Testament : « Devant celui qui est ta propre chair, tu ne te déroberas pas » (Is 58,7). Mais ce qui est dit dans le Nouveau, c'est que cette chair est aussi celle du Verbe de Dieu. Voici que le Verbe de Dieu s'incarne en autrui. Bien sûr, nous n'avions pas à attendre cette révélation pour savoir que nous avons à nous pencher sur notre prochain. Encore qu'on puisse se demander si, historiquement, nous y serions aussi bien parvenus. Bien sûr aussi et surtout, il ne s'agit pas d'instrumentaliser le corps du prochain, comme s'il fallait nous en servir pour rencontrer Dieu. Non : le corps du prochain est là et il se fait qu'en le rencontrant dans son corps, je rencontre Dieu. Il n'en est donc pas comme si nos gestes n'étaient dictés que par charité, entendue dans le mauvais sens du terme, au sens que nous n'agirions ainsi que pour nous acquérir les mérites d'une bonne œuvre. Sacrilège inversion cette fois. Le mystère est ailleurs : nous disons à ce prochain, qui ne le savait sans doute pas, qui ne l'imaginait pas, que son corps est celui du Christ. Véritable révélation. Voici que nous lui annonçons qu'avec nous c'est le Christ qui se penche vers lui. Pointent ici les figures de Mère Theresa et de tant d'autres. Si en portant atteinte à notre prochain, nous portons atteinte à Dieu, en portant notre attention à notre prochain, nous portons attention à Dieu. Nous sommes devenus les ministres du corps du Christ. « Tu veux honorer le corps du Christ ? Ne l'honore pas ici, dans l'église, par des tissus de soie tandis que tu le laisses dehors souffrir du froid et du manque de vêtements » (Saint Jean Chrysostome, *Homélie sur l'Évangile de saint Matthieu*, 65, 2). Cette doctrine étendue du corps du Christ nous livre une nouvelle intelligibilité du corps, et qui est peut-être celle qui va le plus loin. Une intelligibilité que j'appellerai une intelligibilité pratique, au sens où l'entendrait peut-être Kant (ce qui n'est pas accessible à la raison théorique, l'est à la raison pratique), s'il est vrai que cette rencontre de Dieu s'accomplit dans les œuvres pratiques de la vraie charité (« l'amour d'action », comme dit Thérèse d'Avila), cette charité qui d'ailleurs édifie et construit son corps (cfr Ep 4,16). Nouvelle intelligibilité du corps, nouvelle invention du corps, et qui est proprement le fait de la foi. Car c'est bien d'une foi dans le corps qu'il s'agit, et nous sommes à nouveau au cœur de notre recherche, celle de l'invention chrétienne du corps. Ce discours de la foi sur le corps, ce discours de révélation du corps, d'un corps inventé par la foi vaut bien, c'est le moins qu'on puisse dire, tous les autres discours, d'ailleurs pertinents, sur le corps (corps selon la médecine, l'anthropologie, l'esthétique, etc.) (24). Le regard de la foi peut aussi, comme celui de la raison, donner intelligibilité aux choses et exercer un véritable ministère d'invention (« L'invention chrétienne du corps »). Peut-être, au plus profond, parce qu'il est fait de confiance. Et que la confiance fait éclater le secret des êtres, est révélatrice des choses. La foi est ainsi aussi une raison, une raison pratique, au meilleur sens du mot et où, encore une fois, nous rejoignons Kant. La foi donne raison aux choses. Tel est son ministère propre et qui seul a permis ce qu'ici nous

entrevoions. La raison, ce n'est d'ailleurs pas son rôle, ne fait pas confiance ; elle attend que les choses soient vérifiées. La foi, elle, n'attend pas. « Elle court plus vite » (cfr Jn 20,4).

NOTES

(23) C'est ce qu'on appelle le problème des « frontières de l'Église ». Le mot *frontières* veut exprimer une ouverture, non une clôture.

(24) Ce qui n'empêche que dans *L'Encyclopaedia Universalis*, on ne trouve, à l'entrée « corps », qu'un développement sur le « corps mathématique » ! Il n'y a pas qu'un certain christianisme historique qui méconnaît le corps humain.